

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE de VILLECROZE

04 94 67 33 98

bibliotheque@mairie-villecroze.fr

<https://bibliocroze.tumblr.com/>

Facebook : @bibliothequevillecroze

A découvrir

dans

la liseuse

Ouvrages des Editions publie.net :

- Histoire d'Io, de Pasiphaé, par conséquent du minotaure / Nadine Agostini
- La tendresse / Jacques Ancet
- Al Teatro. 1. Cavalier seul / Stéphanie Benson
- Mallarmé : poésie et philosophie / Pierre Champion
- L'appel de Londres / Philippe Castelnau
- Le passé à vapeur. Anthologie proto-steampunk réunie, présentée et annotée par Philippe Ethuin
- L'épaisseur du trait / Antonin Crenn
- Baraques du Globe / Didier Daeninckx
- Lendemain / Joseph Danan
- Star ou psi de Cassiopée / Charlemagne Ischir Defontenay
- Aujourd'hui Eurydice / Claire Dutrait
- Marcher dans Londres en suivant le plan du Caire / Virginie Gautier
- Double exposition / Martine Hache, Tina Kazakhishvili
- Chantier Gauguin / Bertrand Leclair
- La science des lichens / Mahigan Lepage
- Ali et Ramazan / Perihan Magden
- Notre Est lointain / Sébastien Ménard
- Il n'y a pas de certitude / Barbara Métais-Chastanier
- Poreuse / Juliette Mézenc
- Comment va le monde avec toi / Laure Morali
- Ouest / Jean Olmedo
- Avant que la ville brûle / Cosmas Politis
- Les longs silences / Cécile Portier
- Le portrait de Dorian Gray / Oscar Wilde
- Gracieuse dans ce désert / Zyranna Zateli

Les 150 ans de la Commune (sélection faite par eBookenBib (<https://ebookenbib.net/pack-22-150-ans-de-la-commune-de-paris/>) :

- Le livre rouge de la justice rurale / Jules Guesde
- recueil d'articles de Jules Guesde
- Souvenirs d'un membre de la Commune / François Jourde
- Paroles d'un révolté / Pierre Kropotkine
- Les huit journées de mai derrière les barricades / Prosper-Olivier Lissagaray
- La guerre civile en France en 1871 / Karl Marx
- Mémoires / Louise Michel
- La semaine de mai / Camille Pelletan
- Histoire de la Commune de Paris / Pierre Vésinier
- La Commune de Paris 1871 / Charles Virmaître
- Mes cahiers rouges : souvenirs de la Commune / Maxime Vuillaume
- La Débâcle / Emile Zola

Egalement disponibles dans la liseuse (ouvrages du domaine public) :

- Les montagnes hallucinées / H.P. Lovecraft
- Neige : voyage dans le domaine public
- Le diable au corps / Raymond Radiguet
- Coquecigrues / Jules Renard
- L'art d'avoir toujours raison / Arthur Schopenhauer
- L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde / Robert Louis Stevenson



À la fois conte mythologique et moderne, ce long poème fait entendre, avec une dimension épique et l'énergie d'une cavalcade, les voix des personnages qui l'habitent. *Io*, *Pasiphaë* et par conséquent le *Minotaure* n'en finissent pas de s'interroger sur leur libre arbitre. Leurs pensées vagabondent mais leurs corps sont scellés à ceux des bêtes avec lesquelles ils partagent leurs destinées.

Un homme a passé la corde au cou d'Io ; Pasiphaë, femme de Minos, ayant désiré le taureau, devient *la mère du minot* ; le Minotaure se demande s'il n'est pas le rêve d'une femme qui le retient dans le labyrinthe de son imagination.

Avec cet enjeu du souffle et de l'oralité, Nadine Agostini redonne du jeu au mythe, elle le pétrit avec ses mots et s'autorise toutes les libertés d'un demiurge, un qui raconte des histoires, et c'est bien ce qui fait notre joie.

Une litanie poétique, de très longues phrases et peut-être une seule phrase coupée par de respirations qui forme des pans ou des parties. D'entrée, on partage une sorte de gestation mystérieuse, dialogue secret d'une femme enceinte avec un « un » diffus. Puis se poursuit l'étirement de ce fil qui lie le « un » à soi, et *La Tendresse* s'explore dans cette capacité à surmonter la séparation, à en déjouer les vides et les trous noirs quand le « un » devient autre que soi, ces moments où l'on peut réussir à conserver des bribes, la gratitude exprimée à la vie, sous-jacente.

Des pensées qui traversent ce que voit le regard et ce qu'entend l'oreille, cris d'enfants, l'espace de la nuit, des figures maigres et misérables, dans la tête posée sur la main, dans le geste d'écrire, « les mots sont une lente procession d'insectes, j'entends leur grésillement ».

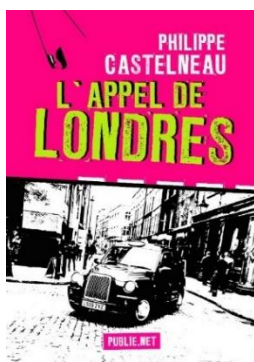


Aux quatre coins de l'Europe, les meurtres de masse se multiplient. Une section d'Europol enquête et tente de déjouer les plans de ces tueurs en série d'un nouveau genre. L'horloge tourne : une course contre la mort a commencé. D'autant plus que, dans l'ombre, les sectes les plus violentes s'apprêtent à faire couler le sang... Que se passera-t-il exactement lorsque l'Église du Millénium de l'Aube Radieuse aura trouvé son nouveau gourou et l'aura initié aux rites de l'Unterwelt ?

De la France à l'Allemagne en passant par le Royaume-Uni, à la croisée du *Jugement dernier* de Jérôme Bosch, de l'*Enfer* de Dante et du film *Seven*, ce thriller fascinant teinté de fantastique nous emporte dans les pires tourments de l'âme humaine avec folie et élégance. C'est aussi une réelle plongée politique dans un monde abject mis sous la coupe des puissants.

Mallarmé est un poète qui traite les problèmes pleinement philosophiques du sens, de la vérité, des possibilités de l'esprit, mais strictement selon la nature et par les moyens de l'expérience poétique. Dans Mallarmé, c'est le vers, le lexique, la grammaire, les images, qui constituent la pensée comme philosophique : ses notions et sa problématique, son discours et sa logique, sa vision des choses et des dieux, son effort et son style. Pierre Campion

Rééditer aujourd'hui ce livre paru aux PUF en 1994, c'est saluer une double actualité, celle sans cesse renouvelée des actes de pensée qu'agence la poésie de Mallarmé et celle du regard que Pierre Campion porte sur cette poésie. Avec rigueur, beauté du style et intelligibilité, celui-ci nous guide dans l'écriture de Mallarmé et nous révèle sa portée contemporaine, à l'heure d'une longue crise qui en appelle à toute pensée poétique capable d'esquisser un avenir. Philippe Aigrain



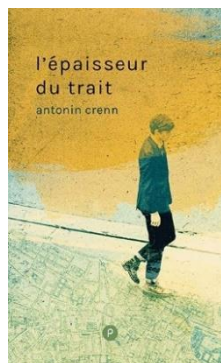
L'appel de Londres est à la fois géographique et musical : au prétexte d'une visite de quelques jours, Philippe Castelneau élabore un journal de ses déambulations londoniennes. Mais les villes que l'on arpente sont, comme souvent, nappées de souvenirs, et l'écriture se mélange aux récits de l'enfance, de l'adolescence, au saut dans le vide de l'âge adulte.

À l'instar d'un certain Docteur bien connu des amateurs de séries télé britanniques, Philippe Castelneau sonde le temps et l'espace, invoque Dylan Thomas et Sid Vicious, croise Alan Moore et les Beatles, se souvient d'Oscar Wilde et des Smiths. La ville elle-même est une errance : arpenter Londres et c'est Tokyo qu'on revoit, c'est Paris qu'on respire, Manchester qu'on fredonne. Philippe Castelneau s'approprie les codes de Publie.rock et se sert à son tour de la musique et de la culture pop comme d'une langue pour se raconter lui, en creux, avec pudeur et élégance, dans un voyage sincère, vivant.

Les textes de cette anthologie nous plongent au cœur des sources de l'imaginaire « steampunk ». Ils n'en sont pas pour autant des textes « steampunk » comme le rappelle Etienne Barillier dans sa préface.

Certains des textes rassemblés sont connus comme *La Journée d'un journaliste américain* signé Jules Verne ou *Le Canard au ballond* d'Edgar Allan Poe, d'autres sont de petites perles oubliées magnifiant la vapeur, relevant de l'edisonade humoristique, ou imaginant un monde dans lequel les automates côtoient les humains.

Tous ces textes extrapolent sur des données scientifiques et techniques de leur temps. Ils inventent un avenir dont se nourrit notre imaginaire contemporain. Philippe Éthuin

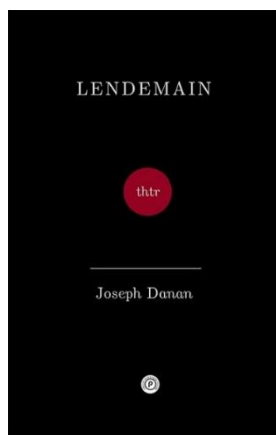
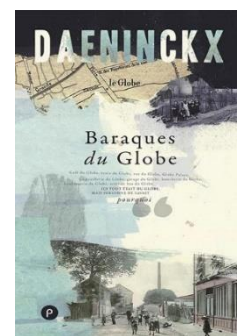


Quand votre maison n'existait que par intermittences, comment faisiez-vous des projets d'avenir ?

Le petit monde d'Alexandre, c'est son appartement, son quartier, son lycée, ses tableaux, ses amis. Mais il vit dans un Paris qui nous échappe, un Paris en deux dimensions tel qu'on peut le représenter sur un plan. Il s'en accoutume bien, même si la vie quotidienne de part et d'autre des pliures est parfois compliquée.

Pour autant, quelque chose brûle en Alexandre. Que peut-on attendre du monde ? Comment se situer dans un environnement sans horizon ? Dans une ville en mouvement instable, il s'en remet aux espaces et aux lignes de fuite pour faire l'apprentissage de sa propre ligne de vie. Adeptes des formes courtes, Antonin Crenn réalise avec **L'épaisseur du trait** une aventure de grande ampleur. Dans la douceur et la sensualité des gestes, des regards, des architectures, il réenchante le thème du passage à l'âge adulte sous la forme d'un conte urbain à géométrie variable.

C'est à Aubervilliers, à l'intersection des routes qui vont vers Gonesse, Saint-Denis ou Montmorency – le quartier s'appelle le Globe. Autant dire, la terre entière. Et elle est bien là : immigrations rejetées au bord de la ville tentaculaire, la ville en pleine expansion qui ici construit ses laveries, ses usines, entasse ses déchets. Dans ce mouchoir de poche, un enfant rêve à l'origine du nom, et va voir grandir le sien. Même pas déformé en « Deninx » comme Jean, le comédien, qui tournerait dans les films de Prévert. Mais où on reconnaît l'inimitable façon de Daeninckx, c'est que, dans ce territoire de la ville où tout condense, c'est l'Histoire tout entière aussi qu'on traverse. La guerre de 14-18 et ceux qui refusent d'obéir, le Front Populaire et l'aventure du Parti communiste, la Résistance et le mouvement anarchiste, enfin la guerre d'Algérie et l'irruption du présent. Avec pour soubassement les usines d'automobiles Hotchkiss ou les chaudières Babcox, et ceux qui font de l'urbanisme leur chasse gardée, les baraques ouvrières croisant soudain le marchand de biens Grindel et son fils Paul Éluard



L'histoire commence toujours après la fin : on le sait bien. C'est donc au lendemain que commence la pièce : lendemain de fête et de liesse, 13 juillet 1998, un pays célèbre une victoire sportive comme jadis une conquête militaire, dans l'illusion d'une union qu'on prétend sacrée. Sadwell Hall, lui, a choisi cette nuit pour disparaître. On est le lendemain de ce mystère autour duquel s'agrègent les énigmes, et d'abord celle-ci : qui est-il ? On sait seulement qu'il a disparu, et cela suffit pour commencer l'histoire.

Lendemain s'ouvre comme une enquête policière, mais c'est une fausse piste – c'est d'autres disparitions qui surtout ouvriront la pièce en mille directions. Les repères se brouillent, et ce décor de récit policier se révèle bientôt pour ce qu'il est : un décor pour des figures en attente d'une histoire, des ombres pleines de nous-mêmes, tout un théâtre qui se replie sur notre présent.

Dans cette course ample à travers les deux dernières décennies, Joseph Danan dessine une généalogie de nos secousses présentes, ces terreurs et ces joies qui signent notre appartenance à ces jours, où les Coupes du Monde de football sont nos événements historiques, qui scandent désormais notre rapport au

temps presque autant que des attentats : où depuis vingt ans, rien ne semble avoir eu lieu que cette imminence dont le texte porte la charge et qu'il accomplit.

Et dans l'écriture qui vient porter le fer aux conventions, sociales, politiques, théâtrales, une manière à la fois de s'affronter au présent, et un geste qui voudrait déborder notre époque par elle-même. Puis dans ce geste, on entend ce qui sourd, est latent, tacite, un soulèvement possible (et face au refus de faire « miroiter les différentes facettes du cauchemar », une façon de le dévisager, de lui faire face, aussi). « Toujours nous serons les habitants de ce lendemain / inhabitable », dit l'Auteur dans la cinquième partie de la pièce – peut-être faut-il le croire, et venir peupler ce qui se lève autour de nous à mesure que, lisant, nous faisons l'exploration de ce temps impossible qui est le nôtre.

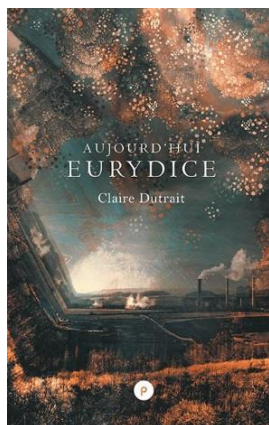
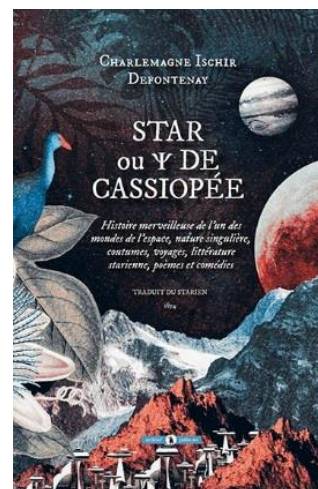
Histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace, nature singulière, coutumes, voyages, littérature starienne, poèmes et comédies

Le soleil bleu s'était déjà perdu derrière les montagnes du couchant. Le soleil rouge penche aussi vers ce point, tombeau de toutes les lumières des cieux. Pour cette terre, pour ces lieux toujours ruisselants de clarté, c'était presque la nuit, mais la nuit douce, tropicale et chatoyante.

Si vous levez les yeux au ciel, peut-être apercevrez-vous du côté de la constellation de Cassiopée, un étrange scintillement... la planète Star...

Voici le premier véritable *space opera*, tombé dans l'oubli et redécouvert par Raymond Queneau, un livre total qui présente l'ensemble de l'univers starien : son système stellaire, sa faune et sa flore, ses satellites, son histoire ancienne et celle de ses civilisations, ravagées par une forme de peste et par des égorgeurs fanatiques. Grâce à l'invention de l'abare, un vaisseau spatial, et sous la conduite de Ramzuel, les Stariens quittent alors la planète mère pour ses satellites. De leur exploration naît la recolonisation de Star menée par les Néo-Stariens et le voyage d'un Tassulien (habitant de l'un des satellites de Star) dans la ville de Tasbar. Le tout est entrecoupé de pièces de la littérature starienne qui forment un ensemble poétique et théâtral extraterrestre inédit.

L'histoire d'une planète sur laquelle brillent quatre soleils, de ses cinq satellites et de leurs habitants, de vaisseaux voyageant entre ces astres, de civilisations qui naissent, se développent, meurent, renaissent, fondant une fédération interplanétaire et créant une culture et une littérature extraterrestres. *Star ou ψ de Cassiopée* est une œuvre étrange, poétique et protéiforme, un voyage onirique vers un monde lointain.



Retranchée dans un appartement, la messagère d'Eurydice revient sur les événements qui l'ont amenée à trahir le Groupe d'Intervention. État d'urgence, catastrophes industrielles, pollutions, montée des eaux... Au cours d'une de ses enquêtes, la messagère retrouve Orphée. Il a entrepris de redescendre aux enfers mais, hors-sol depuis longtemps, le héros n'a plus de repères... La messagère l'accompagne, le guide, lui souffle son rôle et lui montre les boucles baroques d'un monde en mouvement.

Tout est lié dans ce roman aux multiples facettes qui tente de saisir les dérèglements de notre époque : réécriture du mythe, matière musicale issue de l'opéra de Monteverdi, fable écologique, poésie pétrochimique... Orphée, héros en fuite traqué par des forces contraires, et dénominateur commun de cet étonnant tumulte, cherche une main tendue. Aujourd'hui Eurydice.

Avec ce premier roman, Claire Dutrait compose une œuvre ouverte, prise entre un livre papier, un livre numérique (avec boucles rétroactives), un site « avant-scène » <http://eurydice.publie.net> et des performances pour donner à voir et à entendre un opéra qui n'existe pas.

Imaginons une géographe qui aurait étalé devant elle les plans des villes. Toutes. Villes actuelles, futures, passées, fantasmées et réelles.

Les plans se frôlent, ils se chevauchent, se dédoublent

.La géographe observe ce qui surgit, accroche, glisse, vit et meurt.

Tout ce qui fonde les villes, leurs mémoires, les traces inscrites et effacées.

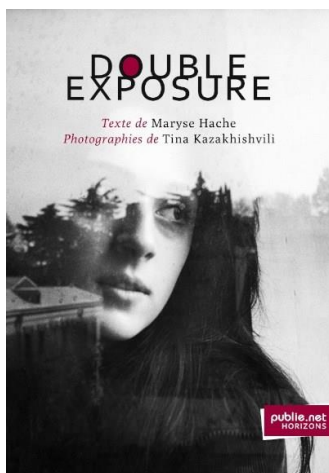
« *Au début on n'ose pas y toucher. Puis on y met un pied, doucement, comme sur un sol nouveau, un petit monde.* »

Elle examine, dessine. Tire d'autres plans, plus fructueux, plus indociles, terribles et interrogatifs, gorgés de notre histoire, avec nos migrations, nos quêtes, notre présent. « *Cette ville, elle a mangé de nous des morceaux entiers. Et ce qu'elle n'a pas pris, on le lui a donné.* »

Virginie Gautier est cette géographe. Son écriture est une traque, une percée qui sonde le plus particulier, le plus universel. Elle dit qu'ensemble nous sommes la ville mouvante, fuyante, toujours en construction.

« *On dit je suis d'ici. On est d'un autre temps, qui échappe. Autant dire d'ailleurs, autant dire de plus jamais.* »





Dans sa série *Double Exposure*, Tina Kazakhishvili construit un assemblage photographique de la rencontre. Deux visages ou plus, d'une même personne, s'ajoutent, se recouvrent, forment introspections et décalages, angles de vue renouvelés par les regards, les expressions, les glissements du décor.

À cette double rencontre (la première entre la photographe et les visages, la seconde entre les visages eux-même et leurs reflets) se joint une voix supplémentaire : celle de Maryse Hache, voix englobante, réunificatrice, attentive à saisir jusqu'à la plus petite réfraction de l'autre, à en extraire le sens, le beau, l'intense, à s'engouffrer dans ces petits détails humains, sensibles, qu'elle perçoit, et auxquels elle donne/offre, la teinte si singulière de son écriture.

Elle a choisi ici des titres botaniques et des vers justifiés pour entrer en contact avec chacune des photos de Tina Kazakhishvili, et ces contraintes, pourtant précises, accentuent la force et la liberté des images, soulignent leur fugacité et l'impression durable qu'elles laissent, comme ces ronds de lumière qui restent, longtemps après qu'on ait fermé les yeux.

À l'instigation de François Bon qui venait de fonder la maison Publie.net, j'ai réuni plusieurs textes consacrés au long des années à Paul Gauguin, à la croisée de sa vie et d'une oeuvre qui est aussi littéraire : outre son abondante correspondance, Gauguin est un mémorialiste et un pamphlétaire remarquable, dont l'écriture âpre et rugueuse danse face au lecteur comme les jambes du boxeur sur le ring.

Le titre donné à cet ensemble de textes relevant de genres différents (la fiction biographique à travers un feuilleton radiophonique, l'essai critique ou la « lecture d'image ») est une invitation à le lire comme un chantier destiné à rester ouvert. L'oeuvre du peintre qui revendiquait « le droit de tout oser » et affirmait avoir « voulu vouloir » est suffisamment entêtante pour qu'on y revienne sans cesse. Elle est de celles où l'on puise énergie et lumière, cette lumière si particulière qui faisait dire à Mallarmé, face aux premières toiles tahitiennes, qu'il est extraordinaire de générer « tant de mystère dans tant d'éclat ».



Tout au bout, sur la plaque de la résidence étudiante où les étudiants québécois envoyés à Paris sont logés, parce que Descartes aussi y a habité, cette phrase extraite d'une lettre de 1648 : "Me tenant comme je suis, un pied dans un pays et l'autre en un autre..."

C'est ce dérèglement de l'équilibre géographique, qu'inaugure cette unique phrase qui court d'un bout à l'autre du livre et passe comme un souffle, avec des vertiges, des tournolements, des scènes brèves, l'amour à Paris Plage, le RER B, et tenter de se perdre soi-même dans une Medina du Maroc, n'y pas parvenir.

Il ne s'agit pas d'autobiographie, comme déjà ce fil vertigineux et tendu d'un précédent livre de Mahigan Lepage, en stop à travers le Canada, Vers l'Ouest, en respectait la contrainte.

Ici, le narrateur étudie la botanique, les lichens, en l'occurrence, et en témoigne avec précision. Mais le lichen, c'est la plante originelle, c'est celle aussi qui s'établit dans les plus hautes latitudes – lien avec le paysage natal de Mahigan. À Paris, c'est au Jardin des Plantes qu'il les retrouve, le même lieu où Julio Cortázar venait contempler ses axolotls.

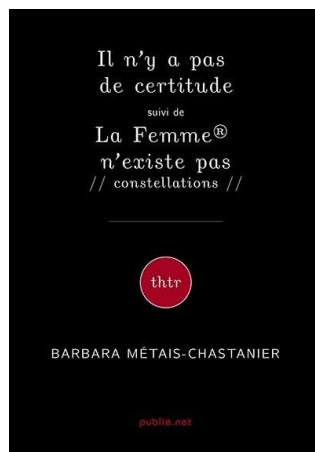
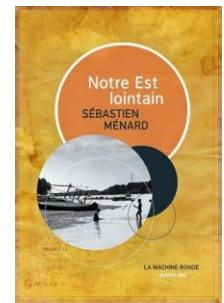
Ce serait l'histoire des bêtes ce matin-là. L'histoire d'un col passé à pied et de l'orage. L'histoire des soupapes. L'histoire des héros sans nom qu'on s'obstine à chercher — une course-poursuite avec les étoiles.

Sur les routes de l'Europe, le long des fleuves interminables, sous le soleil, dans la poussière, toujours en mouvement, que cherchent-ils ?

Les héros de cette histoire se racontent au « nous ». Ils se déplacent en voiture, en vélo ou à pied. Ils dorment dehors ou chez l'habitant, ils écoutent leurs récits et ils partagent leurs danses. À défaut d'une même langue, c'est un élan commun qui les portent les uns vers les autres.

Alors que le monde alentour, le nôtre, n'en finit plus de sombrer dans sa propre caricature, ils partent vers des contrées où les rêves sont encore possibles.

Dans ce western de l'Est et d'aujourd'hui, les explorateurs sont doux et sincères. Indiens d'un soir entre les étoiles, ils ont pris le Danube pour guide et leur quête intime et magnifique, mille fois échouée et mille fois recommencée, ne connaîtra aucune frontière.



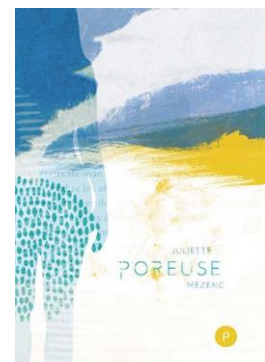
De Barbara Métais-Chastanier, deux pièces qui sont deux manières d'affronter le théâtre et de puiser en lui la force de dire ce qui ne peut pas se dire : soi-même qui s'invente à rebours des identités héritées, imposées, assignées. *Il n'y a pas de certitude* et *La Femme® n'existe pas* témoignent du travail en cours d'une autrice qui cherche dans l'adresse une langue capable de nommer les enjeux politiques des identités qui ne réclament aucune origine, mais seulement des désirs. Ce sont deux monologues à travers lesquels fraient des voix multiples qui travaillent à faire violence aux violences infligées aux femmes, à leur identité. La jeune dramaturge traverse là dans une rage tendre et adressée les questions de notre époque : car si « l'amour est à réinventer », c'est pour chaque jour, et à chaque mot, et c'est dans l'autre, avec l'autre et pour l'autre. Deux monologues politiques dans la mesure où chacun rend caducs les discours des politiques sur ces enjeux. Monologues amoureux aussi, *monologues* dont le mot dit mal combien la solitude est ici attaquée pour être ce présent offert, arraché, accompli, absolument inventé afin d'être infiniment désiré.

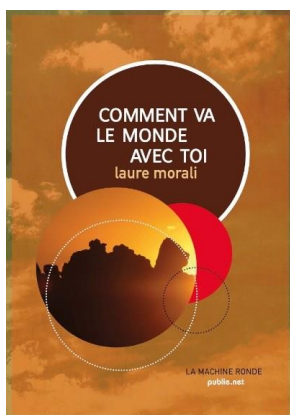
Les humains font monter le niveau de la mer.

D'images en rêves et en récits on monte : on pourrait être au cinéma, et c'est une histoire d'aujourd'hui. Un fils dépressif caché allongé, un père qu'on n'a aucun mal à imaginer hurlant vers le volcan, sorti tout droit de bourgeoisie et de chez Pasolini, un mec bien, Yacine, qui fait la lecture aux fœtus, une fille qui pédale, se blesse, vient et revient sur la plage où débarquent des migrants comme il en débarque tout l'été sur les rives de notre Méditerranée, et ça fait fuir les touristes — mais ça doit pas gêner assez, les corps défaits, puisque on continue de monter des murs, celui d'Erdine fait 12 kilomètres de long.

Il faut l'entendre, la langue, elle porte en elle, au-dedans, porteuse et poreuse, le courage des migrations, la douleur des exils, la précision de survivre.

Jeu de fragments, bonds et rebonds, cheminement labyrinthique, avec *Poreuse*, Juliette Mézenc explose les limites d'un genre.





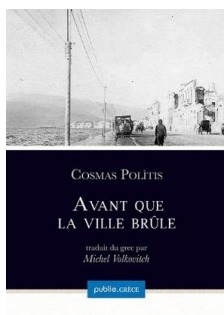
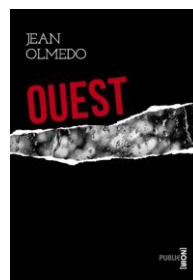
C'est d'abord un chant de retour.

Une femme revient sur une île de Bretagne, dans le paysage de mer où elle a grandi. Elle habite sous un phare, et la nuit ravive les fantômes. Entre le pays et soi, désormais, un décalage, par toutes ces années d'Amérique collées sur la peau.

Alors lancer des mots à la mer, par petits éclats, comme les messages des sémaphores. Une adresse à un aïeul, un capitaine qui est allé se perdre à l'ouest aussi, longtemps avant. Et le reflux des souvenirs, premières amours, cassures et dérives, pour s'éclairer où il y a eu partage des eaux, entre rester et s'en aller.

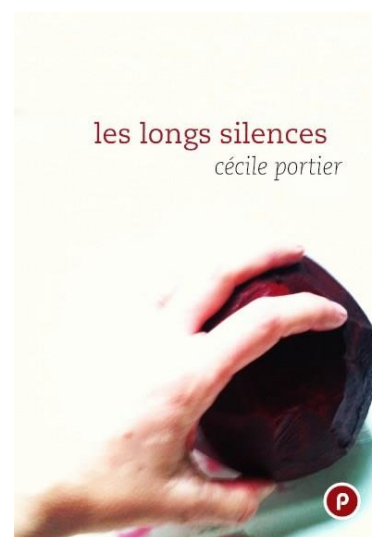
"Tout ce que nous aurions pu faire si nous n'étions pas partis au loin est resté là, inachevé. Les fantômes ne sont pas des morts, ce sont des vies que nous avons laissées en suspens."

Ex-taulard reconverti dans les assurances, Léo Boivin mène une vie terne, mais paisible, dans une ville de l'ouest à la pluviométrie abondante. Jusqu'au jour où la visite d'un policier muni d'une photographie vient lui rappeler qu'il est souvent plus difficile qu'on ne le croit d'échapper à son passé. Lancé bien malgré lui sur les traces d'un mystérieux personnage au destin plus que trouble, Léo devra risquer sa peau, offrir le café à son pire ennemi, rencarder des types qui ne méritent franchement pas le détour, déchaîner la Chine millénaire... Tout ça pour apprendre à ses dépens que la fréquentation des fantômes n'est jamais sans danger.



Smyrne, grande ville d'Asie Mineure, cosmopolite et enchantée, disparue en 1922 dans un gigantesque incendie, revit tout entière dans ce roman atypique, à la fois traditionnel et moderniste, devenu un classique en Grèce. Cosmas Politis y déroule ses histoires avec une virtuosité de conteur oriental, entremêlant lyrisme, ironie et merveilleux, accumulant les trouvailles dont voici la plus belle sans doute : tout au long du roman, le nom de la Ville n'est jamais prononcé – alors que lieux et personnages sont minutieusement nommés. Comme si ce nom était trop présent pour qu'il soit besoin de le dire ; comme s'il était trop douloureux, ou trop sacré. Qu'on la remarque ou non, cette absence du nom installe peu à peu un vide étrange sous les mots, contribuant à l'envoûtement lent que le livre peu à peu suscite.

En février 2014, à la suite d'un burn out, Cécile Portier entre pour trois semaines en clinique psychiatrique. Pendant ce temps de soins, elle éprouve le besoin de noter les sensations qui la traversent, d'écrire ce lieu et ceux qu'elle y rencontre. Elle enregistre par l'écriture le flux des conversations, des sons, de ses propres pensées (« La pensée est-elle un organe ? Avoir mal en pensant, est-ce mal penser, est-ce une maladie ? »). Elle note le déroulement des heures et des gestes, le « temps qui passe en spirale, en entrelacs, en rond, en n'importe quelle forme qui ne soit ni droite ni orientée », les journées qui se répètent inexorablement, « des horaires pour tout : l'heure des repas, l'heure des médicaments, l'heure des activités, l'heure de fermeture du salon commun. Il y a des horaires pour tout qui font qu'on sait facilement sur quoi bute notre attente ». Les activités, les ateliers dessin, presse, et l'heure du goûter. « De nos vies nous ne voyons que les mécanismes ». Le sentiment d'étrangeté du lieu, le sentiment, même, d'en être étrangère, font place au constat que cette intimité non choisie est un partage. La description de l'endroit (sa terrasse, son jardin, le salon, les chambres), nous montre l'envers de ces « lieux de fatigue ». Elle n'a, à première vue, rien en commun avec ceux-là qui sont ici en même temps qu'elle, mais le seul fait d'avoir été défaillants les rapproche. Elle comprend que cette défaillance n'est pas que personnelle, qu'elle est l'écho, le symptôme peut-être, d'un fait social. « Dans ma chambre du pavillon, le lino est troué par endroits. Tout le monde a le droit d'avoir des failles ». Elle déjoue tous les poncifs du témoignage ou du récit d'expérience, et d'un trait vif, direct, précis, dénonce les mécanismes de notre quotidien. « Écrire ici c'est repasser toujours par les mêmes points, oublier l'exigence d'avancer vers quelque part ». Cécile Portier enregistre au plus ras de ce qui se passe, du temps qui ne passe pas. Et toujours, ce refus de se laisser enfermer, jusque dans ce qu'on attend d'elle.



L'art n'a pas à être moral, l'artiste n'a pas à s'occuper des conséquences sociales de son chemin vers le beau.

Oscar Wilde y laissera la vie. Aura de scandale qui le poursuit toujours.

Publié en 1891 dans le Lippincott's Monthly Magazine, c'est une version épurée par la morale d'époque qui paraît en roman, et qui sera traduite en français dès 1895. Il était temps de rebattre les cartes et de présenter le livre en français dans sa version originale, avant les coupes subies par le roman – le monde anglophone a fait aussi cette révision. L'occasion pour Christine Jeanney de reprendre entièrement un récit universel, et l'aiguiser pour la langue d'aujourd'hui, en exclusivité pour publie.net.

Le monde de Zatéli, c'est son passé, son enfance avant tout, le coin de Grèce du Nord où elle l'a vécue, petite ville et campagne autour ; c'est les années 50 et 60, reconnaissables à certains détails — mais lieux et époques se fondent en partie dans une sorte de brume intemporelle. Si dans Gracieuse... le récit à la troisième personne tend à remplacer le « je » — signe que les romans futurs se rapprochent —, celle qui raconte l'histoire, qui en fut l'héroïne ou le témoin, est toujours une enfant, une jeune fille ou une jeune femme derrière lesquelles on devine l'auteure, entourée souvent d'une foule de frères et sœurs, d'autres grandes familles voisines, d'originaux divers, de fous et de folles, avec leurs cancons et leurs mystères.

